Sonallah Ibrahim, *Turbans et chapeaux*

Roman traduit de l'arabe (Égypte) par Richard Jacquemond, Paris, Actes
Sud, 2011, 278 pages, 22 euros

Mustapha Harzoune

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/hommesmigrations/656>

DOI : 10.4000/hommesmigrations.656

ISSN : 2262-3353

Éditeur

Musée national de l'histoire de l'immigration

Édition imprimée

Date de publication : 1 juillet 2011

Pagination : 154-155

ISSN : 1142-852X

Référence électronique

Mustapha Harzoune, « Sonallah Ibrahim, *Turbans et chapeaux* », *Hommes & migrations* [En ligne], 1292 | 2011, mis en ligne le 29 mai 2013, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/hommesmigrations/656> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/hommesmigrations.656>

Ce document a été généré automatiquement le 22 septembre 2020.

Tous droits réservés

Sonallah Ibrahim, *Turbans et chapeaux*

Roman traduit de l'arabe (Égypte) par Richard Jacquemond, Paris, Actes Sud, 2011, 278 pages, 22 euros

Mustapha Harzoune

RÉFÉRENCE

Sonallah Ibrahim, *Turbans et chapeaux*, Roman traduit de l'arabe (Égypte) par Richard Jacquemond, Paris, Actes Sud, 2011, 278 pages, 22 euros

- 1 De l'expédition de Bonaparte en Égypte on ne retient que les quarante siècles qui, du haut des pyramides, contemplaient l'armée du général, l'armada de savants qui collait aux basques du Corse vindicatif, Champollion et ses hiéroglyphes et autre pierre de Rosette. En Égypte, comme ailleurs, la France prétendit apporter la civilisation et le bien-être au nom de l'universalisme et de l'amitié entre les peuples. Rien de nouveau sous le soleil... Mais voilà, les peuples qui ont eu le "privilège" de goûter aux douceurs de la civilisation "made in France" en ressortent avec quelques indigestions. Pour peu que l'on accepte de décentrer son regard, et de les écouter, ils aident à envisager cet angle mort de la mémoire et du récit national.
- 2 Ainsi, l'écrivain égyptien Sonallah Ibrahim, né en 1937 au Caire, auteur d'une dizaine de romans, offre l'occasion de revisiter nos manuels scolaires. *Turbans et chapeaux* est un roman historique écrit sous la forme d'un journal rédigé par un jeune disciple du cheikh Jabarti, lui-même auteur d'une célèbre chronique sur la présence française en Égypte. Du 22 juillet 1798 au départ des troupes françaises, le narrateur consigne tout de ce qu'il voit, entend, vit, partage, subodore, ressent, échange... Comme traducteur à l'Institut d'Égypte, disciple d'un cheikh qui siège au divan mis en place par les Français, ami du copte Hanna et du très religieux Abdel-Zaher, et, *last but not least*, amant de "la citoyenne Pauline", il est idéalement placé pour faire briller le kaléidoscope de la société égyptienne en ces temps d'occupation française. Une occupation de "trois ans et vingt et

un jours”. Comme il sera aussi de l’expédition “*calamiteuse*” et meurtrière de Syrie où “*les Français s’étaient transformés en bêtes furieuses*”, le panorama devient complet.

- 3 Car cette présence française n’a rien à voir avec le tableau idyllique d’une armée en goguette et pérégrination intellectuelle. La soldatesque de Bonaparte est une armée d’occupation et comme telle se livre aux pires exactions et sème la terreur : multiplication des humiliations, extorsion de fonds sous forme d’impôts nouveaux et de taxes, profanation de lieux saints (l’Azhar) et autres livres, et Coran avec, aussi et déjà, instrumentalisation de l’islam par Bonaparte quand ses intérêts le dictaient, pillages, viols, têtes coupées, exécutions sommaires d’hommes et de femmes, villages incendiés, etc. Un avant-goût de “*l’œuvre civilisatrice*” de la France en Algérie...
- 4 Certes ! Certes ! La France en Égypte, c’est aussi des travaux de voirie, des mesures d’hygiène pour prévenir les maladies, la mise en place d’un système de transport du courrier et des voyageurs, de nouveaux moulins à blé, le développement des sciences et des techniques, un foisonnement intellectuel et des projets à tire-larigot comme ce canal entre mer Rouge et Méditerranée... Mieux peut-être – involontairement sans doute –, l’influence française gagnera quelques esprits éclairés, préfigurant peut-être la future Nahda (cheikh Hassan el-Attar dans le roman) et semant l’idée d’indépendance, histoire de se délivrer du joug ottoman. Mais voilà ! Selon le mot prêté à Kléber, il faut “*presser l’Égypte comme un citron pour y établir une colonie durable*”.
- 5 Lassitude, exaspération et révolte grondent au point que notre narrateur, plutôt inoffensif, en vient à rédiger quelques libelles qu’il affiche sur les murs de la ville, invitant les “Français infidèles” à déguerpier et fissa.
- 6 Ce que consigne le jeune narrateur n’est pas exactement du même tonneau que son maître par ailleurs notable : il y décrit la société cairote du XVIII^e siècle, le sort des minorités copte et juive, la vie intellectuelle, les différentes composantes sociales et ethniques de l’élite, les quartiers de la ville, le rôle des “*Maghrébins*”, l’islam déjà utilisé en arme politique de résistance... Il montre surtout la docilité des oulémas d’al-Azhar, des cheikhs et autres notables de la ville et la résistance de quelques-uns.
- 7 Dans ce chambard, notre narrateur vit un autre bouleversement, celui des sens et des repères culturels. Avec ardeur, il s’est amouraché de Pauline, l’amante infortunée de Napoléon. Entre deux rendez-vous avec le généralissime, elle lui sert du chocolat, lui joue Mozart, Beethoven, *La Marseillaise*, lui fait découvrir Laclos et le transporte déjà au paradis des mahométans qui, comme chacun sait, regorge de charmantes houris. Les Français sont chassés par les Ottomans alliés des Anglais. Les Turcs reprennent possession de la ville... “*comme à son habitude, la population faisait la fête aux nouveaux arrivants et n’en augurait que du bien*”... Mais très vite l’oppression de la Sublime Porte se révélera aussi insupportable que celle exercée par les Français. Germe alors l’idée que face à ces Turcs arrogants, le salut viendra de l’Occident, et notamment de l’Angleterre.
- 8 Un récit foisonnant, admirablement conté, historique à souhait et pourtant si... contemporain.